

INTERVIEW. En pleine Coupe du monde de rugby, les réflexions d'un théologien sur les ressorts sacrés du sport et la généralisation du vocabulaire religieux.

Le sport, une religion !

QUESTIONS À

Olivier Bauer
professeur de théologie pratique,
université de Lausanne

« *Federer crucifie Nadal* », pouvait-on lire en juillet, à la une de *L'Équipe*. Les médias évoquent les clubs qui « *ressuscitent* » et regagnent des « *fidèles* », ou poursuivent leur « *chemin de croix* ». Que révèle la récurrence de ces références religieuses ?

Notre société est sécularisée, mais pas totalement. Ceci nous donne le droit d'utiliser un tel vocabulaire, sans qu'il perde son sens. Le christianisme ayant pris une place secondaire, le fait que le sport en vienne à se positionner comme une religion n'est plus un tabou. Il y a vingt ou trente ans, l'hésitation était de mise, par crainte pour certains clubs de s'aliéner un certain nombre de supporters potentiels. Mais depuis environ cinq ans, on ne compte plus les allusions telles que « *pèlerinage* », « *fidèles* », ou encore « *Mecque* », dans les commentaires. La métaphore religieuse est un réservoir pratique. Le sport et la religion endossent parfois un rôle assez proche.

Justement, en quoi le sport tient-il, selon vous, du religieux ?

Si l'on prend la religion comme un centre autour duquel on organise son existence, le sport s'assimile, pour un certain nombre de personnes, à une religion. Je suis toujours étonné par toutes celles qui inscrivent, en premier lieu, dans leur agenda, les rencontres de leur club favori, et organisent ensuite le reste de leurs activités autour. Pour elles, le sport occupe alors le rôle que pouvaient tenir les religions traditionnelles : il donne un sens à leur vie.

Si le sport est une religion, quel en serait le Dieu ?

Ce sont souvent les sportifs eux-mêmes qui sont mis à la place de la divinité. C'est Federer, Messi, Ronaldo. Mais ce peut aussi être une institution, un club, dans lequel « on croit ». Pour d'autres, c'est le sport lui-même qui est vénéré et mis au centre de l'existence. Je pense ici par exemple aux coureurs ou aux triathlètes.

La performance tient lieu de Dieu ?

Pas seulement. Ça peut être la performance, mais aussi le dépassement de soi, le plaisir de courir. Ce peut aussi être la joie de suivre une équipe, de vibrer avec 10 000 spectateurs dans un stade,



Au rugby, la notion de communauté tient une place privilégiée

de fêter un titre... Il y a deux façons très différentes de vivre le sport, selon qu'on le pratique ou si l'on est un supporter. Des mécanismes sociopsychologiques peuvent encore exacerber cette rivalité : les grands rassemblements, la foule, l'anonymat. On est alors au-delà de toute raison : mon existence en dépend.

Quel éclairage la métaphore religieuse peut-elle donner aux violences et à l'hoooliganisme ?

Certains font de l'hoooliganisme au sein de leur religion et d'autres dans leur sport. Dans les deux cas, il s'agit de pulsions, d'envies, d'instincts. C'est malheureusement la nature humaine.

Des mécanismes sociopsychologiques peuvent encore exacerber cette rivalité : les grands rassemblements, la foule, l'anonymat. Cet antagonisme s'échauffe alors au point que même la violence s'en retrouve justifiée. On est alors au-delà de toute raison : mon existence en dépend.

La violence viendrait de l'intensité de cette identification ?

S'identifier n'est, en soi, pas si mal, mais hélas, va souvent de pair avec le dénigrement l'autre. C'est toujours fascinant de voir comment dans un stade, des gens se permettent des insultes, des chants racistes ou homophobes, alors que la plupart d'entre eux n'ont pas le même comportement le reste de la semaine.

Peut-on dire que, comme dans la religion, le sport force à choisir son camp ?

En général, quand on aime le sport, on

aime bien soutenir un sportif ou un club. L'essentiel est de rappeler qu'il est possible de soutenir l'un sans souhaiter la mort, symbolique ou réelle, de l'autre. Le défi reste que cet affrontement ne devienne pas un absolu. J'aime l'exemple du rugby, où on se bat pendant quatre-vingt-dix minutes, et où on va ensuite boire des bières ensemble.

Comment décririez-vous la relation qu'entretient le sport avec la religion ?

Traditionnellement, le sport a respecté les traditions religieuses. L'exemple type, c'est Wimbledon où on ne joue pas le dimanche, encore aujourd'hui. Quand j'étais petit, on ne faisait pas de foot le jour du Jeûne fédéral, ni le dimanche de Pâques. Le religieux prenait encore le pas sur le sport. Aujourd'hui, c'est le sport qui cherche à remplacer la religion. On le voit bien avec les Jeux olympiques où des rituels, s'apparentant aux pratiques religieuses, ont été mis en place.

Aujourd'hui, les gens se pressent pour assister à un match de football. Ils sont capables d'aller courir tous les soirs de la semaine, de l'intégrer dans leur emploi du temps, alors qu'ils auront toutes les peines du monde à trouver du temps pour se rendre à une conférence, à un culte ou à une étude biblique.

La religion ne devrait-elle pas s'interroger sur notre rapport au corps, le rôle du mouvement et le plaisir à se dépasser ? Il y a peut-être des pistes à investir. ■

ANNE-SYLVIE SPRENGER,
PROTESTINTER (LAUSANNE)

DE PAR LA FOI



Olivier de Serres
Abel

Cultiver le monde

Une fois n'est pas coutume, je poursuis le sillon commencé la semaine dernière à propos de *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* d'Olivier de Serres (1539-1619). Cette œuvre prodigieuse, de 1 400 pages (reprise chez Actes Sud), est un trésor d'observation écologique du monde, de récapitulation des savoir-faire paysans, et d'expérimentations inédites. Je voudrais prolonger ici pour montrer tout ce qui dans sa démarche provient de sa foi calviniste, et en quoi il nous donne encore l'exemple.

Olivier de Serres, le fils resté au pays (son frère Jean est un proche de Calvin), mais découvreur de graines et de plants inconnus, a toujours gardé le sentiment géographique du vaste monde, un monde mesurable et transparent à l'intelligence humaine.

C'est que nous sommes, depuis Calvin, avec un Dieu transcendant, extérieur au monde, qui est ainsi désensorcelé, désenchanté, mais d'autant plus merveilleux. Pour Calvin la Genèse n'est pas une théorie scientifique, mais un hymne poétique à la bonté de Dieu. On lit chez Olivier de Serres le même refus moqueur de l'astrologie, mais aussi le respect des dictons, de la sagesse populaire, ou bien encore l'amélioration des savoir-faire acquis. Le monde est à cultiver, pour rendre grâce de ce qui nous a été donné.

Son message est plus qu'actuel : l'usage du monde c'est le refus d'en abuser, le refus de ce qui pourrait offenser les animaux, et nous réjouir au contraire de leur plaisir d'exister – Calvin dirait de leur plaisir de comparaître, de se parer pour Dieu, pour rien. C'est aussi comme chez Calvin le refus de l'Apocalypse : le monde n'est pas méchant, ni perdu, nous devons nous y installer durablement. La fin du monde est dans la main de Dieu seul.

Loi de nous retirer du monde par l'exil, en allant sans cesse ailleurs, ou bien en nous enfermant dans une bulle défensive, Olivier de Serres nous montre ce geste inouï, en pleine guerre de religion, de rester, de résister sur place en faisant avec ceux qui sont là, de toute confession : le geste confiant de planter et d'ensemencer notre monde, tranquillement. ■